

Chapitre 1

Il est 15 h 30 en ce mercredi de novembre, le ciel est de plus en plus sombre. La voiture serpente doucement sur la petite route du bord de mer. Il ne reste plus qu'une petite vingtaine de kilomètres avant que Pierre n'arrive à Calais. Bien sûr, il aurait pu prendre la voie rapide depuis Boulogne. Mais il tient à savourer cet instant et, plus particulièrement, cette route qui lui rappelle son enfance, ces étés passés avec ses grands-parents, ces moments de bonheur avec ses oncles, tantes, cousins et cousines. Les souvenirs lui remontent à la mémoire et les larmes commencent à lui brouiller la vue. Pierre oblique sur la gauche et prend la direction du cap blanc nez. Le parking est complètement désert à cette époque de l'année. Il se gare face à la mer, grise comme le ciel, avec quelques moutons blancs sur le sommet des vagues. Il entrouvre sa vitre et respire un grand coup. L'air est étonnement doux, il n'y a pas un brin de vent, comme pour un dernier calme avant la tempête. On devine plus qu'on ne voit les côtes anglaises au loin. C'est ici que la Manche est la plus étroite. À peine plus d'une trentaine de kilomètres.

Pierre n'est pas pressé d'arriver, personne ne l'attend. Personne ne sait d'ailleurs qu'il est là, ni Romain, son beau-fils d'un premier mariage, qu'il a élevé depuis tout bébé et qu'il considère depuis toujours comme son fils, ni sa fille qui vient de

fêter ses 18 ans, sa pépette comme il l'appelle tendrement depuis sa naissance, malgré ses protestations énergiques devant les copains.

Pierre est venu seul en voiture depuis Lyon, la ville qui l'a vu naître il y a maintenant 55 ans et dans laquelle il a toujours vécu. Il est là pour faire le point sur sa vie. Il est très malade depuis quelques mois, ses jours sont désormais comptés. Il ne sait pas exactement combien de temps il lui reste à vivre, quelques mois sûrement, un an au maximum. Il n'a pas peur de cette mort qui approche. La seule chose dont il a peur, c'est la souffrance. Il a peur d'avoir mal. Cette peur, il la connaît bien, elle ne l'a jamais quitté. Pierre a toujours eu peur d'avoir mal, sans savoir précisément pourquoi.

Il n'a voulu prévenir personne quand il a éprouvé le besoin de revenir dans le Nord, l'endroit idéal pour se recueillir sur lui-même avant d'aborder le dernier chapitre de sa vie.

Les premières grosses gouttes de pluie le font sursauter. Il se revoit exactement au même endroit avec son grand-père. Il a 5 ou 6 ans. Il a un beau cerf-volant tout neuf. C'est un bel avion avec les ailes qui tournent en faisant du bruit. Pierre a absolument voulu l'essayer au mépris des conseils de son grand-père, car le vent soufflait trop fort. Mais c'est trop tentant. Il défait le cerf-volant de son emballage et hop ! Déroule la ficelle, « oh, elle n'est pas bien longue, dix mètres au plus ». C'est un cerf-volant pour enfants acheté le matin même au marché de Calais.

Mais à peine dix secondes plus tard, catastrophe, la ficelle se casse et patatras ! Voilà le bel avion bleu et jaune qui poursuit seul sa route au-dessus de la mer. Jamais cette image n'a quitté sa mémoire.

La pluie a cessé aussi vite qu'elle a commencé. Ce n'était qu'une petite averse. Rien de commun avec les pluies fines et froides qui peuvent remplir les journées de novembre.

Pierre, avec regrets, redémarre. Il a besoin de se reposer, car la maladie l'a particulièrement affaibli depuis quelques semaines. Heureusement, le voyage n'a plus rien à voir avec ceux de sa jeunesse avec la 203, puis plus tard, la 403 remplie à ras bord de bagages, de cadeaux et de « petits paquets » qui mettaient en fureur son grand-père. Deux jours étaient alors nécessaires avec une escale, soit à Paris chez l'oncle Albert, soit dans un petit hôtel proche de Senlis. Sa préférence allait de loin vers la deuxième solution. Non pas qu'il n'aimait point son oncle qu'il adorait au contraire, mais il a toujours beaucoup aimé les nuits d'hôtel avec l'ambiance feutrée du repas du soir avant d'aller se coucher.

Le deuxième jour de voyage était épique puisque la route nationale était encore pavée et la voiture vibrait de toute son armature. À l'arrivée, les courageux conducteurs étaient alors obligés de tenir leurs verres à deux mains pour boire et les pauses pipi avaient plutôt tendance à se transformer en séance d'arrosage.

Toujours perdu dans ses pensées, Pierre file maintenant vers Calais, traverse Sangatte, puis Blériot-Plage et pénètre dans Calais par la route de la plage, puis direction le centre-ville, la mairie et ses fameux six bourgeois et, enfin, l'arrivée à l'hôtel rue Royale. Pierre n'a plus qu'une envie, avaler un bon bol de soupe, quelques frites juste pour le plaisir et direction dodo.

Étendu dans un lit douillet, la télé diffuse un énième match de football qu'il ne regarde pas. Pourtant, le sport était si important pour lui, il y a encore seulement quelques semaines.

Il revoit tous les visages et entend encore les voix qui résonnent encore distinctement à ses oreilles.

Josette, sa maman, fille unique, une femme au caractère faible, complètement sous l'emprise de sa mère Marthe. Elle a élevé seule sa fille Catherine, la sœur de Pierre au départ de son mari, Jean, alors qu'elle était enceinte de Pierre. Un traumatisme dont elle ne s'est jamais vraiment remise. Il faut dire que les divorces n'étaient déjà pas courants à l'époque, mais être abandonnée enceinte par son mari, ce qui reste encore rarissime aujourd'hui, était vécu alors comme une infamie et jetait même la suspicion sur la femme abandonnée, qui avait sûrement dû faire des choses horribles pour mériter ça.

Marthe, la grand-mère, appelée Mamie, née à Calais, forte de caractère et autoritaire. Elle a élevé Pierre dès la sortie de la maternité. Elle est décédée quatre jours après que Pierre ait commencé à travailler. Elle avait mené sa mission à bien...

Jean, le grand-père, appelé Papou, homme d'une droiture extrême, orphelin de père très jeune, enfant de troupes, puis militaire de carrière pour finir sa carrière aux facultés catholiques, des valeurs morales fortes, il a travaillé jusqu'à sa mort à 70 ans pour élever son petit-fils.

Catherine, la sœur de Pierre, de cinq ans son aînée, élevée seule par Josette, a eu une enfance beaucoup plus difficile. L'absence du père vécue comme un abandon. Elle a toujours adoré son frère.

Ce tableau de famille est complété par la nombreuse famille de Marthe, six frères et sœurs et huit demi-frères et demi-sœurs, des dizaines de cousins et cousines...

Pierre s'endort en feuilletant virtuellement l'album de sa jeunesse aidé par la fatigue du voyage.

Chapitre 2

Le réveil provoqué par un rayon de soleil d'automne qui a réussi à pénétrer à travers les persiennes. Pierre avale avec un appétit oublié son café chaud et ses tartines de pain au beurre salé. Un pantalon de velours et un pull-over à col roulé enfilés à toute vitesse, quel plaisir de ne plus être obligé de s'embarrasser des costumes cravates portés au travail. Quel plaisir également de ne pas se raser le matin sans craindre les réprimandes de sa femme !

Bref, Pierre est d'excellente humeur et s'accorde un petit moment de détente en feuilletant la voix du Nord, puis direction souvenirs en profitant du beau temps pour une balade à pieds. Il applique ainsi la devise de son grand-père : « Dans le Nord, profite du beau temps quand il est là, tu ne sais pas quel temps il fera demain ». Calais n'a finalement pas trop changé au moins dans le centre-ville. Les trottoirs en petits carreaux rouges, la mairie, la gare, le théâtre... Pierre a l'impression de revoir le petit garçon en culottes courtes qui donnait la main à sa grand-mère. Il se dirige ensuite vers la place crève-cœur et là, la sensation de temps figé est encore plus forte avec le marché, les étals ou encore les halles couvertes. Poussé par ses souvenirs, il achète du saucisson de cheval ou plutôt de bidet, comme on dit ici. Il le déguste au bistrot du coin, là même où 50 ans auparavant

tout le monde se retrouvait pour un petit verre de vin blanc, en discutant des bonnes affaires dégotées au marché forain. Pierre avait même le droit, quand il avait été bien sage, de mettre une pièce dans le juke-box pour entendre Richard Anthony ou Sheila. Mais peu importait la chanson, ce qui l'intéressait surtout, c'était le mécanisme qui permettait aux 45 tours de circuler dans l'appareil.

Maintenant, direction la plage, Pierre est content de s'installer derrière les grandes baies vitrées du restaurant face à la mer. Là, les changements sont beaucoup plus visibles. Les deux jetées délimitant le canal d'accès au port sont toujours là avec leur petit phare en bout, mais les pêcheurs au carreau qui montaient et descendaient leurs filets ont déserté les lieux. La grande plage de sable avec ses rangées de petites cabines en bois multicolores est identique, par contre de l'autre côté de la digue, tout a changé. L'alignement de petits commerces, cafés, baraques à frites, vendeurs de beignets, matériels de plages a disparu pour laisser la place à de grands immeubles modernes aux larges baies vitrées et grandes terrasses. La plupart de ces appartements sont vides à cette époque et Pierre ne peut s'empêcher de sourire à l'idée du pauvre bougre qui voudrait ouvrir ses fenêtres un jour de tempête et se retrouverait scotché au mur au fond de la pièce. Mais la nostalgie des moments passés sur cette plage remonte à la surface avec ses odeurs de frites arrosées de vinaigre ou de mayonnaise. C'est fou comme les souvenirs sont souvent liés aux odeurs, qu'elles soient agréables ou non.

La voix du serveur venant prendre la commande le fait sursauter. Il n'a pas lu la carte, mais c'est inutile, son choix est fait. Ce sera moules-frites avec un demi. La salle du restaurant est quasiment vide, une table ronde au fond avec quatre

« costumes cravates » qui parlent informatique, un couple de retraités qui se tient la main tendrement et enfin, juste derrière Pierre, une femme seule, d'une quarantaine d'années qui lui a adressé un gentil sourire à son arrivée. Pierre s'amuse à essayer d'associer les voitures garées devant le restaurant avec les convives. Le monospace immatriculé 62 à la table ronde. Cela semble évident. Ce sont des « locaux » qui bossent. Restent 2 voitures, une immatriculée 84, le Vaucluse, bizarre que des gens du sud viennent traîner ici en cette période et une autre immatriculée 59, des voisins. La déduction logique voudrait que ce soit les retraités qui viennent du Nord, à leur âge, on ne va plus trop loin en vacances et que la femme vienne du Vaucluse. Mais qu'est-ce qu'une Provençale esseulée viendrait faire ici ? Après tout, il s'en moque, mais cela lui occupe l'esprit.

Le repas est dégusté en observant le mouvement de vagues et les quelques promeneurs emmitouflés dans leurs coupe-vent, ainsi que les ferries rentrant et sortant du port, bien moins nombreux à cette époque qu'en plein été où leurs va-et-vient sont continuels.

Le temps de renfiler son blouson en prenant soin de bien remonter le col car le vent commence à être assez violent et Pierre prend la direction de la jetée, ses lunettes sont bientôt couvertes d'eau de mer que le vent projette à l'horizontale. Quel plaisir de respirer l'air iodé du large qui vous remplit les poumons, avec le chant rieur des mouettes survolant les bateaux à l'affût de la moindre nourriture. Arrivé au pied du phare tout au bout de la jetée, il se croirait en pleine mer avec les vagues venant se briser sur les rochers, sous le plancher de bois. Un ferry anglais quitte le port et actionne sa sirène. Quelques écoliers sur le pont font de grands signes de la main auxquels Pierre répond avec allégresse.

Il s'assoit sur un petit banc face à la mer, seul au monde, quand soudain une sensation de présence le fait se retourner pour apercevoir une silhouette courbée dans le vent. Il lui faut un moment pour reconnaître le gentil sourire de la femme du restaurant. Elle a les cheveux mouillés, une mèche collée sur le front, les joues et le nez rougis par l'air vivifiant. Elle lui sourit, toujours en s'approchant et Pierre doit admettre qu'il la trouve plutôt charmante.

— Bonjour, dit-elle, puis-je m'asseoir à vos côtés ? Je crois que nous avons eu la même idée de promenade digestive.

— Bien sûr, avec plaisir lui répondit Pierre, pensant aussitôt qu'il ne s'était pas trompé dans son petit jeu tout à l'heure au restaurant. En effet, elle a un accent chantant ne laissant absolument aucun doute. C'est bien à elle que doit appartenir la voiture immatriculée dans le Vaucluse. Ils restent un moment silencieux, assis sur ce banc du bout du monde.

— Vous êtes déjà venu ici ? demande-t-elle.

— Oh oui ! Je suis Lyonnais, mais j'ai passé ici toutes mes vacances d'été jusqu'à 20 ans et je reviens régulièrement depuis et vous ?

— Non, moi c'est la première fois. Je suis en déplacement pour une mission à la centrale nucléaire de Gravelines et là, j'ai deux jours de rupture, trop court pour rentrer chez moi. J'ai donc décidé de découvrir la région.

— Vous êtes du Midi ? Je crois avoir aperçu votre voiture tout à l'heure.

— Oui, j'habite à Mazan, un petit village à côté de Carpentras. Vous connaissez ?

— Non, pas du tout, pourtant mon père a habité longtemps à Montfavet, mais je ne l'ai pas connu.

Au moment où il disait ça, Pierre perçut une lueur

d'étonnement au fond de ses yeux et s'étonna d'avoir confié cela à une inconnue, lui d'ordinaire si discret et réservé.

— Et comment trouvez-vous la côte d'Opale ? Rajouta-t-il rapidement pour éviter la moindre question par rapport à son père.

— Je suis vraiment agréablement surprise. Vous savez, chez nous, on imagine le nord tout gris et triste, mais c'est au contraire un assortiment de couleurs magnifique entre la mer, les dunes, les prairies. C'est vrai aussi, que je me sens bien dans les lieux sauvages. J'adore, par exemple, monter au Ventoux, c'est juste à côté de chez moi. On ressent un peu la même sensation qu'ici d'être seul au monde. Mais ne pensez surtout pas que je sois une sauvage, moi-même je suis juste attirée par ce genre d'endroits.

Ils se rendirent compte qu'ils étaient obligés de parler très fort en se rapprochant de l'oreille de l'autre pour se faire entendre, tant le bruit du vent et des vagues était assourdissant. Elle était effectivement charmante, avec un sourire qui dégageait des dents magnifiquement blanches. Elle semblait plus jeune que la quarantaine donnée par Pierre au restaurant.

— Vous savez, poursuit-elle, que la plupart des gens nous trouveraient fous de rester ainsi sur ce banc en plein vent, trempés à regarder la mer.

— Je sais, déjà gamin je restais des heures ainsi à regarder passer les bateaux comme dans la chanson.

— Et vous, vous êtes en vacances ?

— Euh oui enfin, pas exactement, je serais plutôt, comment dire... en pèlerinage. J'avais besoin de prendre du recul et il m'a semblé que venir ici me ferait le plus grand bien.

— Alors, je ne vous dérange pas plus longtemps, dit-elle en se levant.

Pierre eut peur soudain que sa réponse l'ait vexée. Il se leva également en disant. Je vais y aller aussi de toute façon, je sens

que le froid commence à me gagner. Il regrettait surtout de voir s'interrompre aussi rapidement ce moment de complicité inattendu.

Ils marchèrent donc sans rien dire en revenant vers la plage et le parking du restaurant.

— Avant, dit-il, ici, il n'y avait rien, pas d'immeuble, juste des baraques en bois et des dunes. Il se rendait compte qu'il parlait juste pour renouer la conversation et que ce qu'il venait de dire n'avait aucun intérêt pour quelqu'un venant à Calais pour la première fois.

Heureusement, elle enchaîna de suite.

— Vous pourriez m'indiquer quels sont les endroits à visiter. Je compte bien profiter de mes deux jours de liberté pour visiter la région.

— Bien sûr, accompagnez-moi à la voiture, j'ai une carte. Je vais vous montrer les lieux les plus intéressants.

Pierre extrait de la boîte à gants une carte routière, mais toute tentative de dépliage est vouée à l'échec vu le vent balayant avec force le parking.

— Bon, dit-il, je vous propose plutôt d'étudier ça devant un café chaud, ce sera beaucoup plus facile et au moins cela nous réchauffera.

— Avec grand plaisir, surtout que je commence aussi à être frigorifiée.

À l'abri de la baie vitrée, Pierre étale la carte sur la table et pointe rapidement les sites méritant le détour dans les environs.

Pierre se sent un peu troublé par cette inconnue, mais voilà qu'elle se lève, le remercie de ses conseils et prend congé.

Il finit de boire son café en se disant que décidément il avait bien fait de venir ici. Depuis son arrivée, pas une seule seconde,

il n'avait pensé à sa maladie. Et là, au départ de cette femme dont il n'avait même pas pensé à demander le prénom, il revenait soudain à la réalité. Il se sentait certes fatigué comme saoulé par le grand air, mais heureux comme il ne l'avait plus été depuis très longtemps.

Il éprouva soudain le besoin d'appeler Marine.

— Allo, ma pépète ?

— Papa, je t'ai déjà dit que je ne voulais plus que tu m'appelles ainsi.

— Pardon, pardon, ça va ma chérie ?

— Oui papa, c'est trop de la patate, j'ai eu Julien au téléphone et nous sommes organisés pour les vacances de Noël. Je prends le train le 26 tôt le matin pour le rejoindre et nous réveillonnerons dans un gîte en pleine campagne avec nos amis, c'est génial non ?

Pierre fut soudain très malheureux aux paroles de sa fille, car il réalisa que ce serait probablement le dernier Noël qu'il passerait avec elle. Il ne pourra pas l'accompagner aussi loin qu'il l'aurait voulu. Bien que le fameux Julien dont Marine était tombée amoureuse l'été dernier plaise beaucoup à Pierre, cela ne suffisait pas à apaiser la souffrance éprouvée à l'idée de quitter sa fille.

Il se maîtrisa pour lui répondre :

— Oui c'est génial ma chérie, je vais te laisser car j'ai une autre réunion qui débute et ils m'attendent. Je t'embrasse fort ma pépète ! Prends soin de toi. Je t'aime.

— Moi aussi papa.

À peine avait-il raccroché que Catherine l'appelait. Il évita de répondre. En effet, sa sœur était la seule personne proche au courant de la gravité de sa maladie et de l'issue inéluctable. Elle

avait depuis, tendance à le mater et cette sur-affection devenait étouffante pour lui.

Il préférait donc rester sur la voix joyeuse de sa fille.

Chapitre 3

Pierre avait attaqué la journée avec entrain. Hier soir, il avait pris un bon dîner dans un petit restaurant du centre-ville, où il s'était amusé de l'accent du nord des convives occupant les tables voisines. La convivialité des gens du Nord n'était pas une légende et l'amabilité de la serveuse ainsi que du patron tranchait singulièrement avec ce qu'il avait pu constater lors de ses nombreux déplacements en France et en Europe.

Ensuite, allongé, cherchant le sommeil, il s'était surpris à essayer de trouver un moyen de revoir l'inconnue rencontrée dans la journée, mais il avait rejeté cette idée avec force.

En ce vendredi, il tombait une petite pluie fine et froide, faite pour durer. Pierre décida de faire un tour rapide de Calais en voiture, pour revenir sur les endroits fréquentés jadis. Il était devant la rue de Verdun où habitait une sœur à sa grand-mère, Henriette, la sœur préférée. C'était donc le lieu privilégié pour leurs vacances. Ils habitaient au quatrième et dernier étage de ce petit immeuble au bord du canal, au croisement de la route de Boulogne. Pierre, solitaire, pouvait alors passer des heures à la fenêtre comptant les voitures qui s'arrêtaient au feu rouge et observant les allées et venues des bétailières aux abattoirs juste en face. Il adorait sa tante Henriette, petite femme aux cheveux

frisés et d'une immense gentillesse, mais il avait une peur panique de son mari, l'oncle Eugène, homme à la carrure imposante, chauve et qui ne riait jamais. Cet homme, qui était pourtant la douceur même, rentrait à la maison une heure plus tôt le jeudi soir pour regarder Zorro à la télé. Les différentes facettes de la personnalité de l'oncle Eugène résumaient ceux ressentis par Pierre, lors de ses vacances familiales dans le Nord. En effet, il vivait quasiment en fils unique à Lyon, alors qu'ici il y avait un défilé continu de famille, avec des bardées de cousins et de cousines autour de tablées nombreuses. Par ailleurs, les gens rencontrés ici étaient quasiment exclusivement des ouvriers travaillant, la plupart dans les usines de dentelles, pour des salaires de misère. Ils avaient tous leur carte du parti communiste, souvent par conviction, mais aussi parfois uniquement par nécessité. C'était en effet une obligation à l'époque pour trouver un logement à la mairie. Les grands-parents de Pierre votaient plutôt à droite et les discussions à tables étaient parfois animées pour commenter les discours et les décisions du Général de Gaulle. Pierre, de la génération où les enfants ne parlaient pas à table écoutait cela avec amusement, mais aussi avec crainte car déjà, il n'aimait pas les conflits. Il écoutait aussi avec curiosité les récits sur la vie quotidienne dans les usines de textiles dans les années 20. Le harcèlement des contremaîtres, souvent seuls hommes au milieu des ouvrières qui venaient dans l'atelier, choisissaient une femme, jeune et belle de préférence, pour lui faire « son affaire » dans un bureau. Ces récits étonnaient Pierre et il doit bien l'avouer, provoquaient aussi ses premiers émois d'enfant à qui personne n'avait jamais rien expliqué sur l'amour et encore moins sur le sexe. Marthe, qui avait travaillé à l'usine à partir de treize ans jusqu'à son départ pour Lyon avec Jean en 1925, avait souvent décrit à Pierre

la vie à l'usine, sûrement pour lui faire prendre conscience de la chance qu'il avait d'éviter cela. Il l'avait compris définitivement quand il n'avait pas osé donner le montant de son salaire d'ingénieur informatique débutant à son oncle Henri, maçon qui venait de lui avouer son salaire à deux ans de la retraite, largement inférieur à ce que touchait déjà Pierre. Tout au long de sa carrière professionnelle, il avait, contrairement à beaucoup de ses confrères, regardé aussi vers en bas et non pas toujours envié ceux d'en haut.

Aujourd'hui, donc, Pierre était garé devant un espace vert. L'immeuble de la rue de Verdun avait été rasé, comme si ce passé était gommé et présent uniquement dans sa mémoire. Un grand vide l'envahit, lui aussi allait disparaître bientôt et ses souvenirs mourraient avec lui. Mais, il n'était pas venu à Calais pour s'appesantir sur son sort. Autour, par contre, pas de changement, le pont sur le canal, les abattoirs, juste beaucoup plus de voitures à compter. Pierre se demandait ce qu'avaient pu devenir les voisins de sa tante, les Machut. Une femme qui élevait seule ses cinq enfants, trois filles et deux garçons, des jumeaux. Il ne se rappelait pas bien des jumeaux, mais bien des trois filles, tiens, tiens !! Il y avait la cadette Agnès qui était amoureuse de lui, mais d'une timidité malade. Quand par miracle elle ouvrait la bouche, elle parlait si doucement que c'était parfaitement inaudible. Odile, qui était à peu près du même âge que lui, gentille et courageuse et surtout Cécile, la fille aînée qui avait huit à dix ans de plus que Pierre qui en était secrètement amoureux. Il l'avait revue à l'occasion d'un passage à Calais quand il avait une vingtaine d'années. Ils avaient beaucoup discuté, elle était alors au chômage comme sa maman et ses deux sœurs. Elles vivaient toutes les quatre dans cet

appartement coquet avec très peu de moyens, sans jamais se plaindre. Toutes les usines de dentelles avaient mis la clef sous la porte. Toute sa vie, Pierre a gardé le regret de ne pas lui avoir avoué qu'il l'aimait. Il est sûr que cet amour était partagé, mais que la différence d'âge et de niveau social avait empêché Cécile de pousser plus loin ses avances. Le bonheur s'était ainsi échappé à cause de son manque de courage. Cécile est restée à jamais dans le cœur de Pierre.

Assez de vague à l'âme, direction le nord de Calais, passage devant le stade Julien Denis, qui hébergeait pendant très longtemps les exploits des footballeurs calaisiens. Arrivée à la ZUP du beau marais et son centre commercial. Ici les souvenirs sont plus récents, car la fameuse tante Henriette et l'oncle Eugène y avaient emménagé sur la fin de leurs vies. La tante Irène y habitait également. Ici, le changement est moins évident, même si la dégradation des conditions de vie dans ce quartier saute aux yeux. Mais Pierre ayant eu sa dose de nostalgie pour aujourd'hui retourne rapidement vers le centre-ville en repérant malgré tout l'emplacement de la baraque à frites que tenait une cousine à sa grand-mère. Il adorait y passer pour quémander une barquette gratuite. Quémander est un grand mot, car il avait toujours droit à une barquette, quels que soient le jour et l'heure. Il est amusant de noter que cette cousine qui tenait sa baraque à frites depuis toujours était la plus riche et, de loin, de toute la famille. Elle était propriétaire de plusieurs maisons et elle avait eu ce qui était le plus important aux yeux de Pierre enfant, une télévision en couleurs bien avant tout le monde.

Arrêté aux feux du théâtre, il regarde machinalement sur sa gauche et accroche brusquement le sourire charmant de la femme d'hier. Elle lui fait signe de se garer sur le parking

jouxtant la gare routière, ce qu'il fait avec plaisir. Elle sort de sa voiture et se précipite sous la pluie battante pour s'asseoir à ses côtés. Elle a exactement le même sourire, la même mèche collée sur le front qu'hier sur la jetée.

— Bonjour, dit-elle, nos chemins sont décidément destinés à se croiser ! J'ai suivi vos conseils éclairés et je me suis rendue au lac d'Ardres ce matin, c'était très beau malgré la pluie et là, je cherchais la route du bord de mer pour aller visiter les caps cet après-midi. Mais vu le déluge, je me disais qu'une petite pause repas s'imposait. Qu'en pensez-vous ?

Pierre est surpris par sa simplicité et son audace, voire même son insouciance, car il est un parfait inconnu pour elle.

— Désolée, vous avez peut-être autre chose de prévu, je ne veux pas m'imposer.

— Non, non, au contraire, avec grand plaisir, je réfléchissais simplement à l'endroit où nous pourrions déjeuner. Vous aimez les fruits de mer ?

— Écoutez, je vais sûrement vous paraître pénible, mais je n'aime pas vraiment ça. Par contre, mes collègues de travail m'ont conseillé de ne pas partir d'ici sans avoir goûté au Hochepot, vous connaissez ?

— Oui, bien sûr, c'est une spécialité bien connue par ici, c'est un mélange de différentes viandes longuement mitonnées, du bœuf, du veau, du mouton et aussi des pieds de cochons, tout ça servi avec les légumes du pot-au-feu, ça vous tente toujours ?

— Plus que jamais !

— Alors, je vous propose qu'on abandonne votre voiture ici. On déguste notre Hochepot et ensuite, je vous accompagne visiter les caps, OK ?

— Eh bien, je dois dire que le programme me tente bien.

— Si vous n'avez rien à récupérer dans votre voiture, alors allons-y. Au fait, moi, c'est Pierre.

— Oh oui, excusez-moi, je ne me suis pas présentée. Enchantée, je m'appelle Marie.

Chapitre 4

Installés contre la baie vitrée donnant sur la mer, la commande du Hochepot passée, Pierre et Marie discutent de la pluie et du beau temps. Plutôt de la pluie d'ailleurs, vu les trombes d'eau qui viennent frapper la vitre. Ils sont absolument seuls dans ce restaurant de Blériot Plage.

Ce n'est pas facile de trouver un sujet de conversation pour deux personnes qui ne savent absolument rien l'une de l'autre.

Marie raconte sa promenade du matin, tandis que Pierre lui parle de sa balade nostalgique dans Calais.

Marie propose enfin :

— Écoutez, pour mieux nous connaître, je vous propose un jeu de la vérité. Nous posons cinq questions chacun notre tour avec une seule possibilité de joker. D'accord ?

Décidément, pense Pierre, elle est vraiment surprenante, mais tellement adorable. Pierre lui donne maintenant trente-cinq ans au maximum.

— OK, mais je vous laisse commencer. Honneur aux dames, mais pour être honnête, surtout parce que ça m'arrange.

Ils sont interrompus par le serveur apportant les Picon bières commandés pour rester typiquement couleur locale.

Marie commence :

— Ok, alors à moi, première question très banale, êtes-vous marié ?

— Divorcé, j'ai deux enfants, Romain et Marine trente-deux et dix-huit ans de deux femmes différentes.

— Et vous ?

— C'est votre première question ? Vous jouez la facilité. Oui, je suis mariée, j'ai une fille Alice qui a huit ans et un petit garçon de trois ans, Lucas qui vient de rentrer à la maternelle.

Pierre ne peut s'empêcher d'éprouver un petit pincement de déception. Elle est mariée ! Mais comment peut-il être déçu, alors qu'il n'a plus aucun avenir devant lui !

— À moi, deuxième question, mais ce coup-ci, interdiction de me dire et vous. Avez-vous eu envie de me revoir ?

Pierre est surpris par la question directe. Il est tenté de prendre son joker immédiatement. Il réfléchit à toute vitesse. Il sent une pente glissante sur laquelle il ne veut pas aller, ou plutôt il ne doit pas aller. La nuance est importante.

— Oui, j'ai réfléchi depuis hier sur les possibilités de vous revoir, mais je n'avais pas beaucoup de pistes à part camper devant la centrale de Gravelines en attendant votre passage. Mais le hasard a bien fait les choses.

Pierre aurait bien été tenté par le : Et vous ? Mais elle avait intelligemment pris ses précautions. Néanmoins, il avait cru déceler dans le ton de sa voix un début de réponse.

— À moi, donc, deuxième question. Mais Pierre fut alors interrompu par le chef qui amenait des amuse-bouches composés de moules au maroilles. C'était sa spécialité et il était fier de la présenter lui-même à ses seuls clients du jour. Pendant que Marie échangeait avec le chef, Pierre se réjouit de noter qu'elle semblait impatiente de retrouver leur tête-à-tête.

Cela avait manifestement échappé au gentil cuisinier, trop curieux d'avoir en direct les impressions de ses hôtes sur sa nouvelle spécialité. Il restait là en attendant leurs commentaires.

Il se retira enfin, manifestement heureux des chaleureuses et sincères félicitations que lui prodiguèrent unanimement Marie et Pierre, car effectivement ses moules au maroilles étaient un véritable délice.

Pierre allait attaquer sa deuxième question, quand la serveuse intervint pour préparer l'arrivée du Hochepot. Ils ne purent s'empêcher de partir d'un grand éclat de rire, ce qui permit à Pierre de vérifier une nouvelle fois que Marie avait vraiment des dents magnifiques.

Pierre, après avoir vérifié que plus personne ne venait, posa enfin sa deuxième question.

Il voulait absolument rester dans le ton donné par Marie, mais sans pour autant apparaître trop direct.

— Quelle est la qualité première que vous demandez à un homme ?

La réponse fuse sans hésitation : la franchise.

La soudaineté de la réponse et surtout son contenu n'étaient pas trop pour lui plaire. La franchise, du moins dans sa vie privée, n'avait jamais été un de ses points forts. Il avait toujours cherché à éviter au maximum les conflits en réglant ses problèmes seul, même si les conséquences avaient été parfois désastreuses pour l'avenir de ses vies de couple. Il avait toujours eu conscience de ce défaut, mais n'avait jamais pu inverser le cours des choses. Sûrement une peur de l'enfance de ne plus être autant aimé et ensuite abandonné comme il l'avait déjà été par son père.

Mais Marie avait déjà enchaîné avec sa troisième question.

— Est-ce que je vous plais ?

Pierre avait l'impression d'être une machine infernale, tellement son cerveau fonctionnait à toute vitesse. Il était malade, très malade, elle ne le savait pas. Donc pas question

d'entamer une quelconque aventure en répondant oui. Impossible également de répondre non, car c'est vrai qu'elle lui plaisait énormément et en plus il adorait le côté rentre-dedans de ses questions, avec cette façon de laisser sous-entendre ses propres réponses. Elle était intelligente, belle, avec beaucoup d'humour. Bref, la femme que Pierre aurait idéalement souhaité rencontrer. Mais, elle était mariée et ce depuis assez longtemps puisque sa fille avait déjà 8 ans. Il y a quelque chose qui ne collait pas. Mais il se dit que son temps de réflexion pouvait aussi passer pour une hésitation et répondit vite, presque en murmurant :

— Oui, beaucoup.

Elle rougit légèrement, avec une étincelle au fond des yeux qui montrait qu'elle n'était pas insensible à sa réponse.

— À vous, pour la troisième question.

Manifestement, elle était pressée de continuer ce petit jeu. C'était très troublant de dévoiler aussi rapidement ses sentiments à une inconnue. Pierre sentait une légère moiteur envahir les paumes de ses mains. Il avait décidé de la faire languir un peu, de savourer ce moment d'exception. L'arrivée de la serveuse avec les plats du Hochepot, bien sûr accompagnée du chef toujours aussi envahissant, lui donna l'occasion de l'observer. Elle était belle, très belle, brune aux yeux verts, un sourire éclatant éclairait son visage. Elle n'était pas très grande et plutôt fine, habillée décontractée avec un jean et un polo jaune clair. Malgré cela, elle avait beaucoup de classe et restait très féminine. Ses cheveux mi-longs avec une mèche sur le front qu'elle ramenait souvent en arrière. Le chef cuisinier n'avait manifestement pas beaucoup de travail et s'attardait à discuter cuisine traditionnelle avec Marie. C'était surprenant ce dialogue avec un bel accent chantant de Provence et celui du nord « à couper au couteau ». Pierre, de temps en temps jouait l'interprète

pour Marie, car le chef employait des mots ch'ti à foison, en accentuant volontairement son accent. D'ailleurs, le sens de quelques mots échappait même à Pierre. Les premières bouchées du délicieux Hohepot furent avalées avec appétit. Un rayon de soleil transperçait enfin le rideau de pluie et donnait à la mer une belle couleur vert sombre. Le trafic maritime était toujours aussi impressionnant dans la Manche, avec les ferries coupant la trajectoire des cargos se dirigeant vers les ports belges ou hollandais. Seuls manquaient à l'appel des souvenirs de Pierre les fameux Hovercrafts qui traversaient la Manche en surfant sur le sommet des vagues. Jeune, il adorait aller à l'Hoverport voir les aéroglosses arriver au loin, avec un bruit phénoménal qui s'amplifiait au fur et à mesure de leurs approches. Ils traversaient la grande plage de sable et en arrivant sur la grande plate-forme en béton, se dégonflaient en quelques secondes. Ils déversaient puis engloutissaient voitures, caravanes et passagers. Ensuite, les hélices redémarrèrent doucement et toujours dans un bruit de folie, les flotteurs se regonflèrent et l'Hovercraft disparaissait en quelques minutes dans un nuage d'écume.

Bref, le paysage derrière la baie vitrée avait retrouvé le calme de la lenteur des bateaux classiques qui semblent figés à l'horizon. Pierre pensa qu'avec un peu de chance, ils pourraient peut-être voir assez distinctement les côtes anglaises tout à l'heure, en se promenant au cap blanc nez.

Les crèmes brûlées avaient succédé au Hohepot. Pierre décida qu'il était temps de reprendre leur petit jeu. L'ambiance était des plus agréable, tout comme la complicité née des premières questions, encore amplifiée par le bien être d'un excellent repas et la chaleur du soleil derrière la vitre.

— Pour ma troisième question, Marie, je peux me permettre d'être indiscret ?